Paris, Présences 2016. Deux créations de Lara Morciano



Paris, Maison de la Radio. Lara Morciano. Samedi 6 février 2016, 17h. Le 2ème concert du festival Présences 2016, ce samedi à 17h, comprend deux œuvres de la compositrice contemporaine **Lara Morciano : Estremo d'ombra et Embedding Tangles**, deux partitions données à Paris, en création française. Le concert chambriste coréalisé avc l'Ircam, met en lumière, le travail autodidacte de Lara Morciano – compositrice inspirée par les nouvelles technologies, qui en particulier dans Estremo d'ombra interroge et la forme scénographiée du concert, et l'expressivité organique qui semble improvisée, toujours exacerbée des instruments solistes. Présentée au Studio 104 à la Maison de la Radio, le concert qui propose une dramaturgie théâtralisée des performances instrumentales, dans des lumières spécialement conçues pour l'occasion, comprend aussi Sequenza V pour trombone de Luciano Berio, grand mentor pour Luca Francesconi, l'autre créateur mis à l'honneur de la 26ème édition du Festival Présences 2016.

Toutes les modalités de réservations sur [le site de la Maison de la Radio / Festival Présences 2016, « Oggi l'Italia », du 5 au 14 février 2016]

VOIR aussi notre [reportage vidéo exclusif Présences 2016, Oggi]

[l’Italia, du 5 au 14 février 2016]

Reportage vidéo Présences 2016 : Oggi l’Italia ! Du 5 au 14 février 2016

Reportage vidéo Présences 2016 : Oggi l’Italia ! Du 5 au 14 février 2016, la Maison de la Radio à Paris propose son nouveau **festival Présences (26ème édition en 2016)**, entièrement dédié à l’écriture contemporaine et à la création. Cette année pleins feux sur les compositeurs italiens : Francesconi, Fedele, Romitelli, Morciano… mais aussi les français Dutilleux, Pécou, Canat de Chizy, Lenot et Grisey. Jean-Pierre Derrien, conseiller artistique, présente l’édition 2016, avec les compositeurs Luca Francesconi et Lara Morciano, ainsi que Sofie Jeannin (chef de chœur)… présentation générale ; concerts Francesconi et Mociano à l’affiche ; à 9mn45 : existe-t-il une « école italienne » ; à 13mn54 : singularité du festival Présences de Radio France… reportage vidéo exclusif © studio CLASSIQUENEWS.COM / réalisation : Philippe-Alexandre Pham (février 2016)

Paris, ce soir : concert inaugural Présences 2016



Paris, ce soir, Concert inaugural Festival Présences 2016, Maison de la Radio, 20h. Concert événement en ouverture du festival Présence 2016, le festival de la création contemporaine de Radio France : ce vendredi 2015, à l'Auditorium de la Maison de la Radio à 20h promet d'être un grand moment de musique vocal et symphonique. Sollicitant toutes les ressources maison : – Maîtrise, Choeur de Radio France (Sofi Jeannin, direction), Orchestre Philharmonique de Radio France, sous la direction de l'excellent Mikko Franck, le programme d'ouverture de la 26ème édition du Festival, affiche **la création française de Luca Francesconi; inspirée des discours de Nelson Mandela : « Bread, Water and Salt »**, pièce majeure de l'événement, d'autant mieux défendue qu'elle engage à Paris, la soprano sud-africaine **Pumeza Matchikiza**, qui maîtrise totalement la langue Xhosa, sa langue maternelle qui fut aussi le premier langage de Mandela. L'œuvre mi parlé mi chanté, en Xhosa et en anglais, exprime toute l'odyssée du prisonnier devenu président, un hymne de fraternité où les souffrances et les blessures s'inscrivent dans le corps même de la chanteuse soliste et du chœur, voix collective, douloureuse mais aussi portée par un indéfectible espoir. Le programme comprend aussi : **The Poppy in the cloud de Fausto Romatelli** (avec la Maîtrise de Radio France, d'après les poèmes d'Emily Dickinson), Timbres**, Espace, Mouvement ou la Nuit étoilée de Dutilleux**, sans om**ettre Soleil rouge de Thierry Pécou**. En direct sur France Musique, à partir de 20h.

VOIR aussi notre reportage exclusif Festival Présence 2016,

« Oggi l'Italia ! », avec Jean-Pierre Derrien, Luca Francesconi, Lara Morciano, Sofi Jeannin… Festival Présence 2016, Oggi l'italia, du 15 au 14 février 2016. **Informations et réservation sur le site de la Maison de la Radio / Festival Présence 2016.**

Opéra de Paris, Direction de la Danse : démission de Benjamin Millepied.



Opéra de Paris, Direction de la Danse : démission de Benjamin Millepied. Dans un communiqué qu'il a signé lui-même en date du 4 février 2016, le directeur de la Danse de l'Opéra national de Paris, confirme avoir pris la décision de cesser ses fonctions. Nommé en novembre 2014 par le directeur de la Maison parisienne, Stéphane Lissner, Benjamin Millepied avait remplacé Brigitte Lefèvre ; Fils spirituel de Balanchine, grand admirateur de l'avant garde newyorkaise (de Robins en particulier), il sera resté en poste un peu plus d'une année. Sa motivation fut depuis le début : « l'innovation » pour le rayonnement de l'Institution et pour l'épanouissement des danseurs.

Une programmation nouvelle et ambitieuse, la création de l'Académie chorégraphique et de la 3ème Scène, l'essor du mécénat mais aussi une nouvelle offre de soins pour le bénéfice des danseurs de la troupe… sont quelques uns des apports réalisés au sein de l'Institution par le directeur

sortant. Benjamin Millepied motive sa décision en mettant en avant la charge trop absorbante liée à la gestion administrative, au dépend de son œuvre de chorégraphe. Diriger ou créer… l'intéressé a finalement tranché.

D'autres motifs sont également avancés par certains commentateurs : complexité bureaucratique du processus de décision, racisme insidieux, conservatisme ambiant, manque de soutien de sa hiérarchie…

Pour sa part, le chorégraphe conclut sa déclaration en précisant : « L'Opéra de Paris pourra toujours compter sur moi ». Le mari de Nathalie Portmann rejoindrait Los Angeles où réside sa propre Compagnie de danse, le « LA Danse Project ». La saison en cours à l'Opéra de Paris comprend deux créations… Immédiatement et pour assurer la continuité de la fonction, Aurélie Dupont a pris la succession de Benjamin Millepied. A suivre.

LIRE aussi notre **critique complète du premier spectacle, Clear, loud, bright… création présentée par Benjamin Millepied à l'Opéra de Paris, septembre / octobre 2015 :**

Paris, salle Cortot. Elizabeth Sombart joue les 2 Concertos pour piano de

Chopin



Paris, salle Cortot. Récital Chopin. Elizabeth Sombart, le 14 février 2016, 17h30. Pianiste engagée, soucieuse de transmettre et de rendre accessible au plus grand nombre, la musique classique, **Elizabeth Sombart** aborde à Paris, un compositeur qu'elle sert avec passion et profondeur, Frédéric Chopin. Etre légendaire, d'une tendresse mozartienne qui ouvrit des perspectives inédites, crépusculaires et intimes, alors à l'époque où Liszt enflammait par son brio virtuose voire pétaradant, les audiences européennes, Chopin a néanmoins traité la forme concertante d'une virtuosité cependant introspective et même passionnée. En témoignent **ses deux Concertos de jeunesse,** composés en Pologne avant sa départ pour Vienne et la France. D'une subtilité allusive dont elle a le secret, la pianiste **Elizabeth Sombart**, créatrice de la Fondation Résonnance depuis 1998, ne cesse de s'impliquer dans l'explicitation généreuse et limpide du pianisme chopinien. En fondant la fondation Résonnance (qui a son siège à Morges en Suisse et compte de nombreuses écoles de musique), Elizabeth Sombart s'engage pour rendre accessible l'expérience de la musique classique au plus large public, le public habitué des concerts certes mais aussi les patients et résidents des lieux de souffrance (maison de vie, retraités, hôpitaux) : en un dialogue ténu, silencieux et pourtant immédiat, la pianiste sait rétablir ce lien entre auditeurs et instrumentiste, dans ce cycle désormais réunifié que suscite le temps du jeu musical… Son approche a été marquée par la phénoménologie apprise auprès du chef d'orchestre Sergiu Cilibidace entre autres.



Concentré et inspiré, le jeu d'**Elizabeth Sombart** témoigne d'une quête permanente, exigente et sincère, que stimule une sensibilité étonnante aux champs intérieurs. Son Chopin toujours fraternel et hypnotique ne laisse pas de nous captiver. **Le 14 février 2016, salle Cortot à Paris**, l'interprète s'intéresse à nous offrir sa version des deux Concertos pour piano de Chopin, en effectif chambriste (avec un quatuor à cordes) soit la complicité de musiciens qui partagent avec elle, cet amour du jeu et du don collectif. Concert à Paris, Salle Cortot, incontournable.



Le Concerto pour piano n°1 est dédié au prodige Kalkbrenner qui le créée à Varsovie le 11 octobre 1830. Chopin y signe sa dernière offrande encore juvénile mais très inspirée (comme le souligne Ravel contre les détracteurs qui le tiennent pour une

maladresse fruit de l'inexpérience…), avant son départ pour Vienne puis Paris, où ne rejoignant jamais Londres comme il en avait fait le projet, il meurt précocément en 1849 (à l'âge de 30 ans). Plan : allegro maestoso, Romance (larghetto), Rondo vivace. La Romance centrale est celle qui dévoile déjà le mieux ce qu'est le caractère intime et profond de Chopin : elle annonce ses futurs Nocturnes, inscrits voire ensevelis dans plis et replis d'une vie intérieure secrète mais riche et active.



Le Concert pour piano n°2 est créé à Varsovie lui aussi mais avant le n°1, c'est à dire le 17 mars 1830 à Varsovie, en hommage à la Comtesse Potocka. Il est plus contrasté voire impétueux que le Concerto n°1. Plan : Maestoso. Larghetto puis Allegro vivace. Le larghetto est en fait une longue cantilène à l'italienne : allusivement dédiée à une femme aimée, Konstanze Gladowska, la pièce suit les méandres d'une douce déclartion amoureuse à peine masquée dont Chopin aime cultiver la ligne suspendue étirée. Son impact se ressent jusqu'à Schumann et Liszt qui s'en souviendront dans leurs Concertos respectifs (en mi bémol majeur pour le second). Loin d'être ses esquisses maladroites qu'on a bien voulu écrire et répandre, les deux Concertos polonais de Chopin expriment au plus près, l'âme ardente, éprise du Mozart romantique, né pour faire chanter le piano.
Elizabeth Sombart en révèle à Paris, la tendresse éperdue, juvénile, ardente, dans une version chambriste pour piano et instruments à cordes.

Concertos de Chopin (version pour quatuor)

Concerto n°1 en mi mineur, op. 11
Concerto n°2 en fa mineur, op. 21



Elizabeth Sombart, piano
et le Quatuor Résonance
Fabienne Stadelman, alto
Lucie Bessière, violon
Nathanaëlle Marie, violon
Christophe Beau, violoncelliste

En concert à la Salle Cortot
Le Dimanche 14 février 2016 à 17h30
78, rue Cardinet – 75017 Paris
Tarifs: de 16 à 25 euros
Location: 01 43 37 60 71

Informations Réservations

VOIR notre reportage Elizabeth Sombart joue auprès des patients en souffrance…



La musique à l'hôpital. La pianiste **Elizabeth Sombart** se dédie totalement à la diffusion de la musique classique hors des salles de concerts. En témoigne son récital offert aux résidents de la Maison Saint-Jean de Malte (Paris 19ème ardt). Le programme est choisi par les résidents ; le partage, la rencontre sont au coeur d'une expérience intense, profondément humaniste et fraternelle. Reportage vidéo exclusif CLASSIQUENEWS.COM (réalisé en novembre 2013).

VOIR notre reportage vidéo complet

CD. LIRE **notre critique du coffret CHOPIN : Concertos pour piano, par Elizabeth Sombart (mai 2014)**.
CD, compte rendu critique. Chopin : Concertos n°1 et 2. Elizabeth Sombart, piano (1 cd, 1 dvd – Fondation Résonnance, Londres, mai 2014). A Londres dans les studios Abbey Road, la pianiste **Elizabeth Sombart** (sur un Grand Fazioli, 278) délivre un témoignage bouleversant dans deux œuvres emblématiques de son compositeur fétiche, **Frédéric Chopin**. Même si le Concerto pour piano n°1 est plus connu, notre préférence va au Second, pourtant composé avant le premier (1830). C'est que le jeu et le style intérieur, à la fois profond, impliqué mais d'une sobriété essentielle, en particulier dans le mouvement central (*Larghetto*) s'affirme par un sens de la respiration, de l'écoute intérieure que sa complicité avec l'orchestre et le chef porte jusqu'à incandescence et dans une subtilité irrésistible. Même la valse et la mazurka du dernier mouvement sont énoncées et ciselées avec cette caresse détaillée, ce détachement infiniment allusif qui éblouissent littéralement.

Les 4 Nevermind : jubilation

instrumentale à Saintes



Saintes. Concert Nevermind. Mercredi 10 février 2016. C'est un nouvel ensemble à quatre voix égales qui sait déployer une pétulante vitalité sur instruments d'époque : flûte ou plutôt traverso, violon, clavecin et viole de gambe. Le programme de ce 10 février est le prolongement finalisé et abouti d'une résidence de près de 4 jours, dans l'écrin inspirant de l'Abbaye aux Dames de Saintes. Comme l'ensemble de voix de femmes De Caelis – en résidence en 2015 pour l'enregistrement de leur programme en création dédié à Hildegard von Bigen : VOIR notre **reportage vidéo sur le travail de De Caelis à Saintes en 2014 avec Zad Moultaka, « Jardin clos » puis Gemme en 2014**), les quatre instrumentistes de **Nevermind** explorent à Saintes en 2016, de nouveaux champs musicaux : un Baroque revivifié au diapason de l'énergie collective. Sur instruments anciens, les 4 tempéraments innovent, surprennent, osent par un jeu concerté, concertant, virtuose et profond d'une indiscutable clarté expressive qui rend chaque interprétation captivante, par la précision rythmique et le souci de l'écoute partagée. De la fougue, une sensibilité ciselée, partagée par des partenaires complices qui cultivent le respect mutuel, le rebond, dans l'esprit si délicat d'une *conversation musicale*… Au programme quelques joyaux baroques français du Grand Siècle (Marais) et du XVIIIè (Couperin et Rameau), mis en regard avec deux monstres sacrés du XVIIIè germanique, JS Bach et Telemann…

Ensemble Nevermind

Programme : Marais, Couperin, Rameau, Bach, Telemann (extraits des Quatuors Parisiens)



Mercredi 10 février 2016, 20h30

Saintes, Auditorium de l'Abbaye

Anna Besson, traverso
Louis Creac'h, violon
Robin Gabriel Pharo, viole de gambe
Jean Rondeau, clavecin

CONVERSATION MUSICALE A QUATRE VOIX. Evolutive, souvent surprenante, l'écriture instrumentale à l'âge Baroque est l'une des plus inventives. Jean Rondeau et ses complices interrogent toutes les possibilités expressives du cadre concertant où 3 instruments solistes jouent de concert sur un continuo des plus subtiles. L'ensemble Nevermind met en lumière la partie éclatante et continue de la basse continue (continuo), assurée par le clavecin et la viole entre autres, qui sait nuancer sa partie lorsqu'il faut par exemple mettre en lumière les instruments concertants, comme c'est le cas de la Suite en trio n°5 en mi mineur de Marin Marais ou dans La Piémontoise, tirée du recueil Les Nations de François Couperin. Souple, agile, le continuo déploie un subtil tapis sonore sans couvrir les instruments solistes.
Plus déconcertant encore, la place que Rameau sait dédier au clavecin dès lors moins instrument du continuo que soliste de premier plan ; ainsi dans ses Pièces pour clavecin en concerts, le clavecin est l'instrument central autour duquel s'organise la conversation musicale. Le compositeur n'hésite pas à défier la virtuosité du soliste : un main assure la basse continue pendant que l'autre défend la partie concertante et soliste, dialoguant avec les autres instruments. Un défi pour l'interprète.

Jean-Sébastien Bach innove encore en associant deux flûtes, ou en dédiant sa partition uniquement à la viole ou au clavecin (Sonate in sol majeur BWV 1039). Mais l'un des plus grands génies européens de l'époque baroque, Telemann – plus célèbre encore de son vivant que Bach, publie à Paris, ses fameux Quatuors Parisiens dont la formation reste constante, et là encore, sujet de défis concertants permanents : flûte, violon, viole et clavecin…

Article actualisé le 13 février 2016 : le jeune ensemble Nevermind à Saintes.

CD événement. Le Beethoven idéal de Nikolaus Harnoncourt (Symphonies n°4 et 5 de Beethoven)



CD événement. Beethoven : Symphonies n°4, 5 (Concentus Musicus de Vienne, Nikolaus Harnoncourt, 2015 1 cd Sony classical). Harnoncourt a depuis fin 2015 fait savoir qu'il prenait sa retraite (**LIRE notre dépêche : Nikolaus Harnoncourt prend sa retraite pour ses 86 ans, décembre 2015**), cessant d'honorer de nouveaux engagements. Cet été le verra à Salzbourg, encore, dernière direction qui de principe est l'événement du festival estival autrichien en juillet 2016 (pour la 9ème Symphonie de Beethoven, le 25 juillet, Grosses Festpielhaus, 20h30, avec son orchestre, Concentus Musicus Wien). Or voici que sort après sa sublime

trilogie mozartienne – **les 3 dernières Symphonies, conçues comme un « oratorio instrumental » (CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2014)**-, deux nouvelles Symphonies de Beethoven, les 4 et 5, portées avec ce souci de la justesse et de la profondeur poétique grâce au mordant expressif de ses instrumentistes, ceux de son propre ensemble sur instruments d'époque, le Concentus Musicus de Vienne. Alors que se pose avec sa retraite, le devenir même de ses musiciens et le futur de la phalange, le disque enregistré pour Sony classical en 2015 à Vienne, démontre l'excellence à laquelle est parvenu aujourd'hui l'un des orchestres historiques les plus défricheurs, pionniers depuis les premiers engagements, et ici d'une sensibilité palpitante absolument irrésistible : bois, cuivres, cordes sont portés par une énergie juvénile d'une force dynamique, d'une richesse d'accents, saisissants.

En insufflant aux Symphonies n°4 et n°5, leur fureur première, inventive, incandescente et mystérieuse…

Harnoncourt façonne un Beethoven idéal



IDEAL ORCHESTRAL CHEZ BEETHOVEN… Le souffle intérieur, l'urgence, la tension, toujours d'une articulation somptueuse, avec ce sens de la couleur et du timbre paraissent de facto inégalables, voire … inatteignables en particulier pour les orchestres sur instruments

modernes. Si l'on conçoit toujours de grands effectifs et des instruments de factures modernes dans les grands halls symphoniques et pour les grandes célébrations médiatiques et populaire (voire les manifestations en plein air, véritables casse têtes accoustiques), ici en studio, le format original, et la balance des instruments d'époque sont idéalement rétablis dans un espace réverbérant idéal. Quelle délectation ! c'est une expérience unique et désormais exemplaire que tous les orchestres institués du monde et sur instruments modernes se doivent d'intégrer dans leur évolution à venir : on ne joue plus Beethoven à présent comme en 1960/1970. Certes les instruments historiques ne font pas tout et la direction de Harnoncourt le montre : l'intelligence et l'acuité expressive du chef sait exploiter totalement toutes les ressources de chacun de ses partenaires instrumentistes. Un régal pour les sens (un festival de timbres caractérisés) et aussi pour l'intellect car le relief caractérisé des timbres (cuivres en fureur millimétrée ; cordes souples et mordantes à la fois ; bois d'une ivresse rageuse échevelée : quel orchestre est capable ailleurs d'une telle somptuosité furieuse?) souligne la puissance du Beethoven bâtisseur et conceptuel. L'architecture, la gradation structurelle comme le flux organique de chaque mouvement en sortent décuplés, dans une projection régénérée, inventives, d'une insolence première : on a l'impression d'assister à la première de chaque Symphonie, sentiment inouï, profondément marquant.



GESTE BOULEVERSANT. Pour sa retraite, le magicien Harnoncourt à la tête de son orchestre légendaire, revient à Beethoven (on se souvient de son intégrale phénoménale et déjà justement célébrée avec les jeunes musiciens de l'Orchestre de chambre d'Europe). ici, le vétéran, d'une acuité poétique et instrumentale supérieure encore nous lègue deux Symphonies parmi les mieux inspirées de la discographie : un must absolu qui révise le standard actuel de la sonorité beethovénienne pour tous les orchestres modernes et contemporains dignes de

ce nom. Même l'Orchestre Les Siècles n'atteint pas une telle intensité expressive, ce caractère d'urgence et d'exacerbation poétique, cette fureur lumineuse, entre Lumières et Révolution, destruction et création-, ce sentiment de plénitude radicale. Voilà qui exprime au plus juste l'humeur révolutionnaire du génial Ludwig. Ce geste qui à la fin d'une carrière de défricheur, ouvre une esthétique embrasée par la lumière et l'espoir d'une aube nouvelle (tranchant nerveux insouciant du piccolo dans le Finale de la 5ème Symphonie entre autres…), se révèle bouleversant. Merci Maestro ! **CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2016. Incontournable.**

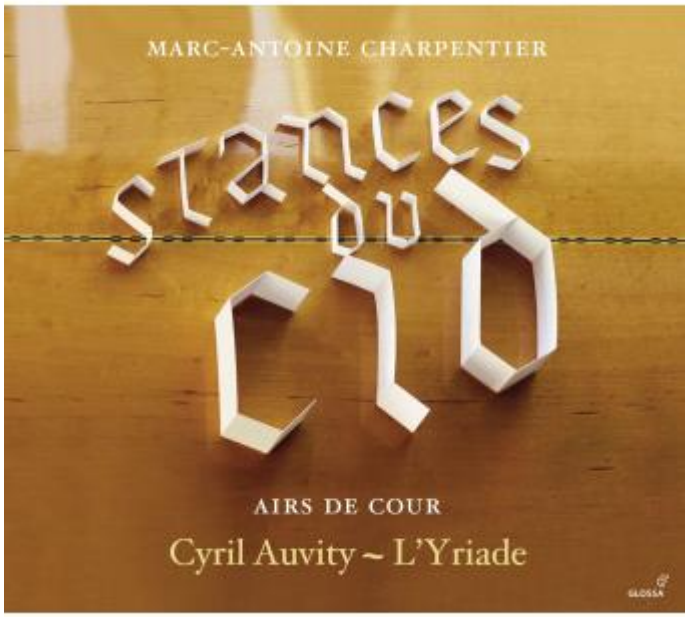
CD événement. Beehtoven : Symphonies n°4, 5 (Concentus Musicus de Vienne, Nikolaus Harnoncourt, 2015 1 cd Sony classical). CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2016. **LIRE aussi notre compte rendu complet dédié aux 3 Symphonies 39, 40, 41 de Mozart, un « oratorio instrumental »… septembre 2014**



CD, compte rendu critique. Cyril Auvity, haute contre. Stances du Cid (L’Yriade. 1

cd Glossa GCD 923601)

CD, compte rendu critique. Cyril Auvity, haute contre. Stances du Cid (L'Yriade. 1 cd Glossa GCD 923601). Difficile de demeurer insensible à la déclamation fluide et naturelle, très articulée de la haute-contre française **Cyril Auvity**, au sommet de ses facultés vocales et expressives,et toujours prêt à relever les défis de partitions méconnues comme ici ou de programme thématiquement pertinents, surtout cohérents. Un prochain disque à paraître d'ici décembre 2016, dédié aux Motets de Clérambault (totalement inédits et pourtant d'une puissance dramatique absolue) le prouvera encore (réalisé grâce à la volonté défricheuse de l'organise Fabien Armengaud et son excellent ensemble Sébastien de Brossard). Enregistrement réalisé en Belgique en mai 2015, le présent recueil Stances du Cid incarne un standard du récit français traversé par l'éthique morale, un rien rigide mais toujours étonnamment noble et solennel, d'un héroïsme loyal sans égal, presque shakesparien tel qu'il fut porté sous Louis XIII et au début du règne de Louis XIV par l'illustre Pierre Corneille.



Cyril Auvity captive par un chant tendre, nuancé, flexible

Langoureuse lyre du Grand Siècle



Cyril Auvity construit ce programme réjouissant autour de la particularité de sa voix et de celle de l'air de cour. Le style vocal du chanteur, parfaitement intelligible et d'une tenue dramatique naturelle (mi air mi récit), souvent franche et directe exprime parfaitement les tourments et les doutes du Cid, dès les 3 premiers airs de Charpentier (« fait-il punir le père de Chimène? ….(…) Tous mes plaisirs sont morts « …, dilemne central du cœur héroïque, tiraillé entre amour et honneur, désir et dévoir). La tendresse subtilement énoncée du Cid paraît sans fadeur ni préciosité maniériste dans un chant droit, timbré, aux phrasés délicats et mesurés. C'est l'offrande – en sol mineur, tonalité de la douceur ardente, entre prière et énergie intérieure voire tristesse osbcure finale-, d'un compositeur épris de prosodie exacte et efficace (moins de 2mn pour chaque), et en 1680, déjà postérieure à lapièce de Corneille de près de 40 ans… Le timbre de Cyril Auvity exprime le tourment et le désarroi voire l'impuissance du jeune Rodrigue qui bien que guerrier aguerri ne maîtrise rien des élans du cœur.

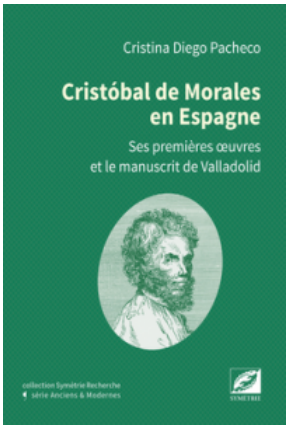


Marc-Antoine Charpentier diffuse ses airs de cours – mélodies que tout un chacun peut entonner chez lui, partout dans ses déplacements et devant sa famille ou ses amis-, dans les colonnes du Mercure Galant, fondé par un proche Jean Donneau de Visé. Aux côtés de Marc-Antoine Charpentier, le chanteur joint d'autres mélodies au texte tout autant éloquent, matière à articuler et nuancer la projection vivante et colorée du texte poétique, signées du poitevin Michel Lambert établi à Puteaux (remarqué et favorisé par Moulinié puis Richelieu et les Orléans, puis proche de Lully qui épouse d'ailleurs sa fille Madeleine) … Lambert, Charpentier, deux immenses génies de la lyre poétique, intime et introspectives de l'âme baroque. En témoignent dans ce recueil épatant : la volonté fébrile de l'amant trahi entre volonté puis faiblesse de l'une des plus longues (plus de 4mn) : « Non je ne l'aime plus » ; langueur en forme de chaconne de Ma bergère de Lambert… L'extase langoureuse, le rêve amoureux déchiré (« Vous me donnez la mort »… de « Rendez-moi mes plaisirs / ma Sylvie »…de Charpentier), la quête d'un désir insatisfait… tout est dit ici avec une attention superlative au texte, à la résonance intime de chaque note, donc de chaque image émotionnelle qu'elle fait naître. Grand diseur baroque ici de l'introspection poétique (la psychanalyse serait-elle finalement née à l'époque de Corneille, et dans cette poétique musicale de l'air de cour, plus tard sublimé derechef et davantage parlée dans le théâtre de Racine… ?). Voilà qui donne matière à notre imaginaire et comble pour l'heure notre exigence linguistique et poétique. L'intelligence des enchaînements approche l'excellence d'un envoûtement finement gradué (écoutez les plages 11 puis 12 : de la Bergère magnifique au bois de Tirsis, arcadie miroir des peines secrètes et silencieuses…) où s'affirme en cours de programme l'acuité expressive des instruments en concert, ceux du jeune ensemble L'Yriade. Superbe réalisation et tenue vocale de

premier plan. CLIC de classiquenews de février 2016.

CD, compte rendu critique. Cyril Auvity, haute contre. Stances du Cid. Airs de Marc Antoine Charpentier, Michel Lambert. Pièces instrumentales de François Couperin. L'Yriade. 1 cd Glossa GCD 923601 (enregistrement réalisé en Belgique en mai 2015). CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2016. Parution le 15 février 2016.

Livres, compte rendu critique. Cristobal de Morales par Cristina Diego Pacheco (Editions Symétrie)



Livres, compte rendu critique. Cristobal de Morales par Cristina Diego Pacheco (Editions Symétrie). RECONSIDERER MORALES. Voilà un texte capital qui modifie très sensiblement la connaissance du compositeur espagnol Cristobal de Morales, lequel dès avant sa période romaine (où il était de bon ton et de bonne érudition de reconnaître sa vraie maturité et le sommet de son inspiration), témoigne d'un tempérament déjà abouti ; en l'occurrence preuve à l'appui, voici Morales tel qu'en lui-même, un compositeur ibérique totalement maître

de son écriture – entre grâce et profondeur -, dès avant de connaître de facto la consécration à Rome. Ainsi entre 1535 et 1545, lorsqu'il devient chanteur à la Chapelle Sixtine et compositeur pour Paul III Farnèse (pour Messes et surtout Magnificat), Morales est déjà un auteur particulièrement réfléchi, exigeant, convaincant ; surtout puissant comme original. Moralès dès son apprentissage castillan, maîtrise l'art contrapuntique des franco-flamands.

Morales avant Rome…

Ce que confirmeront après Rome, son œuvre à Tolède, Malaga ou Marchena. L'auteure présente ainsi une révision importante des données concernant Morales, précisant et identifiant des partitions désormais révélées, datées de la période pré romaine comme la pièce instrumentale Unicum In diebus illis, transposition pour instrument d'un motet originellement vocal, datant de 1536, soit juste avant ou au moment du séjour romain. Preuve est ainsi faite que Morales était un compositeur accompli et surtout célèbre car ce type de transposition hommage ne concernaient que des partitions particulièrement célébrées et appréciées.
Mais l'ensemble des apports bénéfiques ne se résume pas à cela : il s'agit même de démontrer que le manuscrit 5 de la Cathédrale de Valladolid serait un recueil autographe de la période préromaine, attestant définitivement de la grande maturité du musicien avant son départ pour Rome.
Complétant la nouvelle proposition de biographie préromaine de Moralès, le texte comprend aussi un ensemble de commentaires musicologiques des œuvres de Moralès, et une proposition de transcription des œuvres. Les arguments pour une révision du cas Moralès sont convaincants ; et leur lecture, définitivement passionnante. Incontournable.

Livres, compte-rendu critique. **Cristobal de Morales en Espagne, ses premières œuvres et le manuscrit de Valladolid par Cristina Diego Pacheco (Editions Symétrie**, collection Symétrie Recherche, série Anciens & Modernes. 36 euros, ISBN

978 2 914373 92 0, 275 pages. Parution : décembre 2015.

CLIP PUR MOZART. Orchestre IDOMENEO, Debora Waldman, direction

CLIP PUR MOZART. Orchestre IDOMENEO, Debora Waldman, direction. En novembre 2015, le nouvel orchestre fondé par Debora Waldman, » IDOMENEO » joue Mozart : Symphonie n°41 « Jupiter ». Une œuvre désormais emblématique d'un geste artistique qui entend servir le génie mozartien avec élégance, tendresse, profondeur… sur instruments d'époque. CLIP by ©studio CLASSIQUENEWS.TV (réalisation : Philippe Alexandre PHAM)



LIRE aussi **notre compte rendu critique du concert PUR MOZART : airs d'opéras et Symphonie n°41 Jupiter de Mozart, novembre 2015 (Maisons-Alfort)**

Fondé en 2013 par Debora Waldman (qui fut l'assistante entre autres de Kurt Masur en 2006), le nouveau collectif rassemble des instrumentistes déjà aguerris jouant dans d'autres formations parmi les plus actives, dont le noyau dur a une parfaite connaissance des instruments d'époque et des traités permettant un jeu historiquement informé. D'ailleurs certains musiciens de l'orchestre Idomeneo jouent également sur instruments anciens; c'est le cas du premier violon Simone Milone, instrumentiste familier de l'orchestre (sur instruments anciens) de François-Xavier Roth : Les Siècles.

Il en découle une écoute collective rare, un sens des nuances, le souci de la juste intonation pour chaque timbre parfaitement et intensément caractérisé. Autant de qualités que la jeune chef Debora Waldman sait exploiter avec une finesse engageante, une onctuosité expressive et claire qui confirme ses affinités chez Mozart.



L’orchestre Idomeneo fondé par Debora Waldman jubile et convainc dans un programme 100% Mozart

Mozart lyrique et symphonique

Au mérite de sa direction revient une subtilité indiscutable du geste, surtout le souci de la fusion organique entre les parties : ici un collectif idéal de format Mannheim où le chant vif-argent de l’harmonie (superbe vitalité et beau relief dialogué des flûte, hautbois, basson) sait répondre en subtilité et intensité aux cordes vives, énergiques, bondissantes. Avant la Symphonie Jupiter qui éblouit par un feu lumineux et un entrain de plus en plus affirmé, tout le cheminement qui prépare à la Symphonie est jalonné d’airs d’opéras de Wolfgang, une galerie de portraits féminins parmi les plus captivants : espièglerie du premier qui rappelle la figure vive de Despina; sensualité amoureuse de Susanna; ardeur noble et foudroyée (en quête de rédemption) de Donna Anna (ici campée en vraie et noble victime de l’amour. ..), . … avant l’accomplissement des deux airs de la reine de la nuit dont Julia Knecht offre une fabuleuse présence, entre imprécations colérique et profonde blessure intime…